



Coin de l'ouvrier

Comment arriver?

TOUT le monde cherche le succès, chacun voudrait être heureux ; mais, étrange aberration ! bien peu de gens prennent le bon chemin pour arriver au bonheur ou au succès.

J'entends le lecteur me dire : Mais dites-nous donc où il se trouve ce bon chemin, ce droit sentier, vous qui avez la présomption de nous morigéner ainsi.

Mon Dieu, la réponse est bien facile, et j'oserais dire que ceux qui prétextent ignorance la connaissent tout aussi bien que moi.

Pour arriver au succès, dans quelque sphère que ce soit, il faut d'abord travailler, et travailler encore sans jamais se lasser.

Et pour atteindre à un bonheur relatif, il faut savoir se renoncer, dompter ses passions et restreindre ses besoins.

Il est, en effet, bien rare que le travail persévérant ne conduise point au but visé.

Un élève de talent était chagrin d'être toujours dépassé en classe par l'un de ses camarades. Il n'était pas loin de douter de sa propre intelligence. Un soir, en fermant sa fenêtre avant de se mettre au lit, il jette un coup d'œil sur la maison d'en face, où loge son heureux rival. A la fenêtre de celui-ci la lumière brille encore : il travaille. L'élève malheureux comprit la leçon : son camarade travaillait plus que lui, là était le secret de son succès. Ambitieux, il s'attelle à sa tâche d'écolier avec une ardeur nouvelle et il devint avec le temps Président des États-Unis. Le travail ardu, persévérant l'avait conduit au succès.

Et à l'atelier, à l'usine, partout dans le vaste champ où les ouvriers se font concurrence, celui qui arrive, c'est celui qui n'épargne point ses sueurs, qui ne suit point les aiguilles sur le cadran de l'horloge de crainte de donner une minute de plus que le temps obligé. Ici encore, comme partout d'ailleurs, c'est le

travail qui compte. Il ne faut jamais craindre de trop faire. Où est le mérite de celui qui mesure son temps et ses efforts à un minimum possible ou permis ?

Celui qui donne plus qu'il n'est strictement tenu est plus heureux que celui qui donne le moins possible. Croyez-moi, cet évangile vaut bien celui des avocats du moindre effort.

Le travail est à ce point nécessaire, même à la santé physique, que le plus d'âpre châtiment que l'on pourrait infliger à un homme serait de le condamner à une perpétuelle oisiveté. Visitez les pénitenciers, ces tristes lieux où la société relègue les criminels, et l'on vous dira que le forçat, bien que non rémunéré, préfère travailler que rester inactif dans sa cellule. Seuls les déséquilibrés fuient le travail.

Mais ce n'est pas tout de travailler. A quoi sert de vous morfondre, si vous ne savez pas profiter du fruit de vos efforts ? Si vous dépensez au fur et à mesure ce que vous gagnez, vous piétinez sur place, vous vous épuisez en efforts stériles.

Les dépenses inutiles, voilà le chancre qui ronge la bourse de la très grande majorité des travailleurs. Et j'en parle en connaissance de cause, puisque fils d'ouvrier et ouvrier moi-même, j'ai passé ma vie au milieu des travailleurs.

On ne sait pas se priver, se renoncer. On cède à tous ses caprices, un vent de folie pousse à la dépense. On singe ceux qui ont les moyens, et on finit sur la paille ou à l'hospice, enterré dans les dettes.

Ne peut espérer au bonheur celui qui se laisse ainsi aller au courant de ses fantaisies, qui se refuse aux privations nécessaires pour économiser.

Et pourtant seule l'économie peut assurer à l'ouvrier l'indépendance. Une piastre mise de côté à la fin d'une semaine, c'est peu, mais c'est une journée de plus de liberté et d'aisance relative dans la vieillesse.